

Vallon, mais déjà bondées de malades allant vers le médecin maure, je dus aller à pied. Je passai la rue Babel-Oued et les remparts ; j'arrivai, après plusieurs rampes douces bordées presque uniquement d'oliviers, au fond du Frais-Vallon. En cet endroit, la route s'arrête, un ruisseau seul parcourt le fond de la vallée, et en prenant à droite par un sentier étroit et tracé presque au bas d'une gorge étranglée, je montai dans cette petite thébaïde, peuplée çà et là, sur les rochers, au milieu de terrains en friche, de quelques cinquantaines de chèvres maltaises qui doivent souvent dégringoler et se casser les reins. »

« Après avoir franchi le fond du ravin tout garni d'aloës et de figuiers de Barbarie, j'arrivai à la demeure de Sidi-Abderrhaman. Je ne m'étais pas trompé ; évidemment le sentier que j'avais suivi était un sentier battu journellement, et je ne pouvais avoir de doute, une queue d'environ vingt-cinq personnes attendait le tour de la consultation. Je remarquai parmi ces personnes des Juifs, des Arabes, des Espagnols et une famille française venue dans sa calèche jusqu'au bas du ravin.

« Au bout de deux heures environ, mon tour arriva.

« J'aperçus alors, assis sur une natte d'alfa, les jambes croisées à la manière arabe, un homme d'une quarantaine d'années, gros, court, vêtu du costume des Maures ; ils ont tout le haut de la tête rasé et couverte d'un turban.

« Au premier abord, la seule partie du visage qui me frappa fut l'œil noir, très-gros, et paraissant perspicace.

« Je remarquai que la petite caverne était complètement dépourvue de mobilier, deux ou trois bouteilles de médicaments, quelques fioles et un réchaud complétaient toute l'officine.

— Bonjour, lui dis-je.

— Bonjour, me répondit-il en me dévisageant ; qu'est-ce que tu veux ?

« Après cette parole, il ne me regarda plus, baissa les yeux et attendit la réponse.

— Je suis malade et viens te voir.

— Bien. Tu n'es pas médecin ?